

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL 2009, 2^{ème} trimestre
Bureau de dépôt Bruxelles X
P 301014

BELGIQUE-BELGIË
P.P.
Bruxelles X
1/3169

93 Feuilletts

Centre Albert Marinus

Folklore
Ethnologie populaire
Patrimoine

Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Jean-Paul Heerbrant

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, François Riche, Didier Rober (†), Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Gustave Fischer (Vice-président d'honneur), Comte Guy Ruffo de Bonneval de la Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†), Jean-Pierre Vanden Branden

Personnel de la section folklore du Musée communal :

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.

Feuilles d'information du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, traitement de texte : Jean-Paul Heerbrant,
Jean-Marc De Pelsemaeker

Impression : Hayez

Diffusion : 2100 exemplaires

Abonnement : 5 euros par an (4 numéros)

Compte : 310-0615120-32

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

En couverture :

Jan Fabre, *Heaven of Delight*, installation au Palais royal de Bruxelles. (D.R.)

Sommaire

Calendrier des activités	4
Activités du trimestre	5
- Promenade guidée : <i>Les bronzes, couronnement d'un aménagement urbain</i>	
- Visite guidée : Le Palais royal de Bruxelles	
- Excursion culturelle : Le Mont-de-Piété	
Notre prochaine exposition	18
Exposition	23
Pages choisies d'Albert Marinus	27

In Memoriam

Nous avons appris le récent décès de Monsieur Gustave Fischer, vice-président d'honneur du Centre Albert Marinus, journaliste et dépositaire de l'oeuvre d'Albert Marinus.

Nous y reviendrons plus longuement dans notre prochain numéro. Que ses proches trouvent ici l'expression de nos condoléances les plus émues.

Calendrier des activités

Mercredi 29 juillet à 14h
Dimanche 2 août à 14h

Promenade guidée : *Les bronzes, couronnement d'un aménagement urbain*

Mercredi 26 août à 14h
Dimanche 30 août à 14h

Visite guidée du Palais royal

Mardi 22 septembre à 10 h

Visite guidée du Mont-de-Piété

Si vous vous inscrivez à nos activités et que vous avez un empêchement, il est impératif de nous prévenir afin que nous puissions proposer votre place à une autre personne. Les listes d'attente sont souvent très remplies!

Il est INDISPENSABLE d'effectuer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14, le seul paiement n'entraînant pas automatiquement celle-ci.

**Consultez notre site :
www.albertmarinus.org**

Promenade guidée :
Les bronzes, couronnement d'un aménagement urbain

Mercredi 29 juillet à 14h

Dimanche 2 août à 14 h

**Rendez-vous : Au pied du Monument de l'Infanterie belge –
place Poelaert – 1000 Bruxelles**

Même si le passant pressé les regarde à peine, les monumentales statues de bronze qui ornent nos squares et nos boulevards présentent d'exceptionnelles qualités artistiques. Mais il faut savoir que ces monuments n'ont pas été commandés dans un but uniquement esthétique. "Il n'est pas de moyen plus noble et plus hautement instructif de glorifier le souvenir de grandes actions ou des services hautement éclatants que de faire passer sous les yeux des générations successives l'image de ceux qui ont droit à leur admiration ou leur reconnaissance". Ainsi s'exprime le ministre Rogier en 1859 à l'occasion de l'érection d'un monument à la mémoire des comtes d'Egmont et de Hornes.

Ce programme à connotation fortement politique se met en place en Belgique au lendemain de l'indépendance. Les élites de notre pays -intellectuels et politiciens- sont d'avis qu'il convient d'éveiller chez les Belges une identité propre par le biais de l'histoire. Tout doit être mis en œuvre afin de faire naître au sein de la population un sentiment patriotique et une conscience nationale. Un arrêté royal allant dans ce sens est d'ailleurs pris en 1835. Aussi voit-on, dans la plupart des grandes villes du pays, apparaître des statues de pierre et de bronze à la gloire de savants (Vésale, Mercator, Ortélius, Van Helmont...) ou de figures historiques prestigieuses, symboles de sagesse ou de force guerrière (Charles de Lorraine, Godefroid de Bouillon, Charlemagne...). Outre ces figures héroïques auxquelles tous peuvent adhérer, les artistes viennent très vite s'ajouter à la liste. L'école de peinture des anciens Pays-Bas peut rivaliser avec n'importe quel autre mouvement artistique. La grande figure de Rubens, à elle seule, "suffirait à rendre un peuple illustre" comme le remarque un journal du milieu du XIX^e siècle. L'artiste anversois n'est cependant pas le seul à se retrouver statufié, Van Dyck, Jordaens, Teniers et les frères van Eyck, entre autres, subis-

sent le même sort. Pour le meilleur ou pour le pire...

Le paysage urbain s'enrichit ainsi d'icônes destinées à justifier l'existence de la Belgique contemporaine par son glorieux passé. Mais la réalisation de ces monuments se révèle une coûteuse entreprise. Très souvent les associations locales qui en ont pris l'initiative se trouvent face à d'insurmontables problèmes de financement. Dans la plupart des cas, la souscription publique ne suffit pas à couvrir l'ensemble des dépenses, les instances officielles sont alors sollicitées. Si celles-ci n'y vont pas toujours de leurs deniers, elles restent néanmoins favorables aux projets de ce genre.

Ces initiatives de pédagogie nationale ont une autre conséquence. De nombreux jeunes sculpteurs entrent dans le métier en espérant pouvoir bénéficier de ces commandes et ainsi, atteindre la célébrité. Mais les contraintes liées à la réalisation sont lourdes et ne laissent qu'un mince espace pour exprimer une créativité personnelle. Les contrats sont précis, les délais parfois fort courts, les commissions d'examen tâillonnes, les critiques acerbes. Néanmoins le programme porte ses fruits : vingt-quatre sculpteurs, dont Julien Dillens, Paul De Vigne, Jef Lambeaux, sont ainsi sollicités en 1879 par le ministre de l'Intérieur pour une série de bustes destinés aux Musée royaux des Beaux-arts. Le pays connaît pourtant un sérieux ralentissement économique dû à la crise.

Les artistes ne seront pas les seuls à tirer profit de cette manne. Les fonderies d'art également participent à cette politique. La Compagnie des Bronzes de Molenbeek va d'ailleurs prendre son essor à ce moment. L'un des plus belles réalisations effectuées par cette entreprise est constituée par les statuettes des métiers qui entourent le Petit Sablon.

Nous ne manquerons pas de détailler ce merveilleux ensemble cher au cœur des Bruxellois lors de cette promenade guidée. Mais il y aura bien d'autres ! Par exemple, les quatre figures de l'attique et les groupes entourant l'entrée des Musées royaux des Beaux-Arts, le *Godefroid de Bouillon* trônant sur la place Royale, les statues du Parc de Bruxelles, celles du quartier Notre-Dame-aux-Neiges, les lions de la Colonne du Congrès... L'histoire des fonderies d'art et les techniques de fabrication des bronzes seront également évoquées. De quoi ravir les amoureux du patrimoine.





Eugène Simonis, Lion de bronze, Colonne du Congrès, 1863. (Avec la courtoisie de La Fonderie)

Participation aux frais pour la promenade guidée :
Les bronzes, couronnement d'un aménagement urbain

Membres : 9 Euros
Seniors et étudiants : 10 Euros
Autres participants : 11 Euros

Réservation indispensable
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Visite guidée du Palais royal de Bruxelles

Mercredi 26 août à 14 h

Dimanche 30 août à 14 h

Palais royal de Bruxelles - place des Palais, 1 – 1000 Bruxelles

Le glorieux palais des ducs de Bourgogne et de Charles Quint brûle dans un incendie mémorable en 1731. Ses tristes ruines vont continuer à se dresser sur le Coudenberg durant une quarantaine d'années avant d'être démolies sous l'impulsion de Charles de Lorraine.

En septembre 1774, le gouverneur général de nos Provinces signe -enfin- le décret de transformation de ce coin de Bruxelles laissé si longtemps à l'abandon. Les restes du palais et la place des Bailles sont déblayés pour laisser place à l'actuelle place Royale. L'ancien parc des ducs (appelé *Warande*), si poétique avec ses vallons boisés et ses frondaisons, est nivelé et aménagé de manière à créer un grand jardin à la française avec de belles allées rectilignes. C'est le parc de Bruxelles tel que nous le connaissons encore aujourd'hui. En 1781, on entame la construction des hôtels destinés à border le nouveau parc. D'après les plans de Barnabé Guimard, architecte français à qui l'on doit la conception du quartier, quatre hôtels doivent s'élever le long de la rue Belle-Vue (actuelle place des Palais), deux au centre et deux à chaque extrémité. Les deux hôtels du centre, qui deviendront l'aile gauche et l'aile droite du Palais royal, sont situés de part et d'autre d'une rue, la rue Héraldique, qui n'existe plus et qui menait à la rue de Brederode. Sur injonction du gouvernement autrichien, les hôtels doivent être construits par les grandes abbayes du Brabant mais certaines d'entre elles, fort endettées, se trouvent dans l'obligation de passer la main et sont remplacées par d'autres. Les deux hôtels du centre, finalement terminés, sont mis à la disposition du ministre plénipotentiaire d'Autriche, le comte Belgiojoso, et du commandant militaire autrichien, le baron de Bender. Pendant longtemps, ces hôtels garderont le

nom de leurs premiers habitants.

Les aléas de l'histoire, révolutions et occupations, donnent ensuite à ces lieux d'autres destinations et d'autres propriétaires. Lorsqu'en 1815, le congrès de Vienne confirme la réunion de la Belgique et des Pays-Bas, Bruxelles devient avec La Haye l'une des deux capitales du royaume.

Les nécessités politiques veulent donc qu'un nouveau palais royal soit construit à Bruxelles. Mais plutôt que de bâtir quelque chose de neuf, le roi Guillaume d'Orange, ennemi du faste et des dépenses inutiles, décide de réunir les deux hôtels Belgiojoso et Bender. Afin de préparer le changement qui s'annonce, l'Etat achète les parcelles voisines afin d'isoler le palais royal et de permettre les futurs agrandissements. Un concours est lancé et malgré les difficultés (la rue Belle-Vue est en pente et la construction d'un palais au départ de deux constructions existantes séparées par une rue tient de la gageure), plusieurs projets sont présentés puis refusés. La solution adoptée relève plus du domaine du bricolage que des purs principes de l'architecture. Un passage pratiqué en sous-sol permet au service de se déployer dans les deux ailes tandis qu'au rez-de-chaussée, cinq arches, maintenant ouvert l'accès à la rue Héraldique, soutiennent un salon d'apparat reliant le bâtiment au niveau du premier étage.

Ce disgracieux raccord ne manque pas de susciter les sarcasmes et les commentaires. Il apparaît très vite comme évident que la solution choisie n'est que transitoire. Guillaume I^{er} commande finalement à Tilman-François Suys une série de transformations incluant une nouvelle façade. L'ancien hôtel Belgiojoso reste à peu près tel qu'il était avec une disposition inchangée des salons en façade. Par contre les arcades provisoires et une grande partie de l'hôtel Bender sont détruits. Incorporant la rue Héraldique dans le palais, Suys la transforme en cour intérieure. Il élève aussi une façade qui ne changera pas jusqu'en 1904. Celle-ci, assez simple, présente un avant-corps central avec, au rez-de-chaussée, un porche composé de cinq arcades.

Les aménagements sont terminés au début 1829. L'opinion se montre une nouvelle fois très sévère à l'égard de la nouvelle réa-



lisation. Pourtant, l'extrême simplicité de l'ensemble est due aux impératifs budgétaires plutôt qu'au manque de talent de l'architecte concerné.

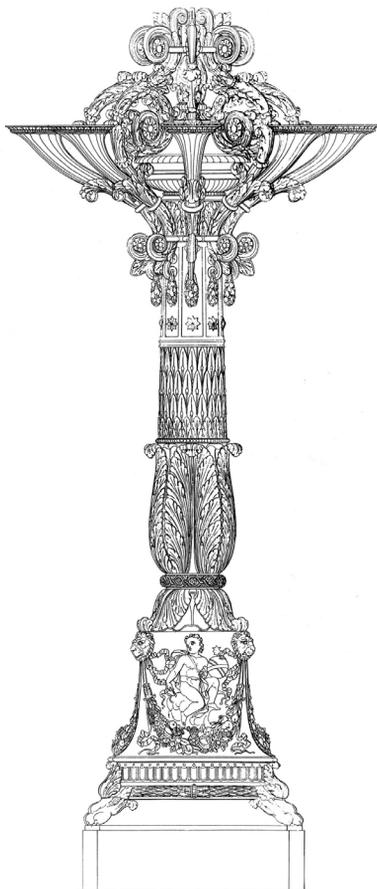
Si Léopold I^{er}, fondateur de la dynastie, lui aussi soucieux des deniers publics, touche peu au bâtiment, il n'en est pas de même de son fils, Léopold II. Ce dernier commence les transformations alors qu'il n'est encore qu'héritier au trône. Trouvant que le palais manque de confort et d'espace, il commande des travaux à Alphonse Balat dès 1858. Ainsi débute une fructueuse collaboration entre le souverain et celui qui devient vite son architecte favori. Un crédit est voté par les Chambres, il sert à agrandir l'aile gauche puis à restaurer l'aile droite.

A peine ces travaux terminés, Alphonse Balat est chargé d'établir un grand escalier en marbre blanc, une grande galerie, une salle du trône et une salle des marbres. Traités en style Louis XVI, ces espaces imposants donnent ainsi au palais de Bruxelles un appareil digne de celui des Tuileries ou de Versailles.

Les dernières transformations de Léopold II concernent la façade. Partageant le manque d'enthousiasme des Bruxellois pour sa trop grande rigueur, le roi demande à Balat d'abord (mais celui-ci décède) puis à Henri Maquet une façade digne de ses aménagements intérieurs. L'ancienne est abattue en 1904, laissant voir durant de longs mois les salons béants. La nouvelle façade terminée en 1907 est celle que nous connaissons aujourd'hui.

Le XX^e siècle ne voit que des transformations mineures (rénovations en 1930, 1934 et 1955). Il appartient à la reine Paola d'introduire l'art contemporain dans le palais. Grâce à l'intervention de la Régie des Bâtiments, Patrick Corillon, Marthe Wéry, Dirk Braeckman et le très spectaculaire Jan Fabre font ainsi leur entrée dans un écrin inhabituel pour leurs oeuvres.

Livre d'heures dédié la monarchie, le Palais royal convient bien pour revisiter l'histoire de notre pays. Mais il est aussi l'un des bâtiments du patrimoine architectural de la capitale dont l'évolution est assez mal connue. La visite proposée permettra d'en découvrir (ou redécouvrir) les étapes les plus marquantes.



T.-F. Suys, Projet de candélabre destiné au Palais royal de Guillaume I^{er}, 1830. (D.R.)

Participation aux frais pour la visite guidée du Palais royal

Membres : 4 Euros

Seniors et étudiants : 5 Euros

Autres participants : 6 Euros

Réservation indispensable

au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Visite guidée du Mont-de-Piété

Mercredi 22 septembre à 10h

Mont-de-Piété – rue Saint Ghislain, 42 – 1000 Bruxelles

La très généreuse idée du Mont-de-Piété est due à un moine récollet italien du nom de Barnabé de Terni. Désireux de lutter contre la rapacité des usuriers qui exigent souvent des taux extrêmes, celui-ci crée en 1462 à Pérouse une institution caritative prêtant de l'argent sur gage. Le concept séduit d'abord la péninsule, puis l'Europe entière. Des monts-de-piété s'ouvrent un peu partout sur le continent.

Le terme français étonne, il semble évoquer la religion. Il vient en réalité de la mauvaise traduction de l'italien *monte di pieta*, littéralement "crédit de pitié", de *monte* "la valeur, le montant" et *pieta*, "la pitié, la charité".

Chez nous, l'initiative de créer une institution publique de ce genre revient à Wenceslas Cobergher. Celui-ci est appelé en 1604 à la cour par les archiducs Albert et Isabelle qui ne manquent pas de recourir à ses multiples talents. Car cet homme sait tout faire ou presque. Il est à la fois peintre, architecte, ingénieur et diplomate. Capable d'assécher des marais comme de réaliser un tableau représentant le martyr de Saint-Sébastien pour la gilde des archers d'Anvers ou de donner les plans de l'église Notre-Dame de Montaigu, Cobergher est également fort sensible aux misères humaines. Or le règne des archiducs coïncide avec une situation économique difficile : le pays sort d'une longue et pénible guerre, les finances sont exsangues, les campagnes mal exploitées, le chômage dans les villes endémique. De retour d'un voyage en Italie, Cobergher propose aux archiducs la création d'un organisme de prêt sur gage sur le modèle de ceux qu'il a vus. L'ouverture d'un mont-de-piété à Bruxelles est donc décidée et les chartes octroyées.

L'établissement ouvre ses portes au public le 28 septembre 1618 pour ne plus les refermer. Ce qui fait de lui, selon toute vraisem-



MONT-DE-PIETE



23

blance, la plus ancienne institution officielle et financière encore en activité dans notre pays.

Certes le Mont-de-Piété n'a pas vécu une aussi longue histoire sans connaître de changement ni subir de modification. Il est désormais régi par une loi de 1848 et par un règlement de la Ville de Bruxelles approuvé par la Région de Bruxelles-Capitale en 1995. Sous l'autorité d'un conseil d'administration nommé par le Conseil communal de Bruxelles (le bourgmestre en est président de droit), un directeur assume la gestion effective du personnel et des différentes activités de l'institution.

Si notre pays a connu plus de vingt monts-de-piété, tous ont disparu à l'exception de celui de Bruxelles. Considéré par certains comme une institution dépassée n'ayant plus de raison d'être dans un pays développé, le Mont-de-Piété joue encore un rôle fondamental. Le comprenant très bien, les autorités de la Ville ont d'ailleurs, durant la dernière décennie du XX^e siècle, débloqué des fonds qui ont permis d'importantes rénovations (retour au nom original, informatisation des services...) et redonné un second souffle à l'organisme financier.

Preuve que celui-ci n'est en rien obsolète : il a dû faire face à un récent afflux de clients, lequel s'explique d'ailleurs par la nouvelle récession économique et les déboires des banques. Si en 2007, le Mont-de-Piété prêtait chaque mois environ 650.000 euros, ce chiffre est monté à 835.000 euros en septembre 2008. Dans plus de 90% des cas cependant, les personnes récupèrent les objets engagés (bijoux et orfèvrerie) car ceux-ci ont souvent une valeur sentimentale.

Les prêts sur gage ne sont pas rentables mais les ventes le sont et le Mont-de-Piété est ainsi devenu, dans notre pays, la principale salle de vente en matière de bijoux. Entièrement automatisés et sécurisés, les coffres de la rue Saint-Ghislain renferment plus de soixante mille gages; ceux-ci représentent un montant de quatorze millions d'euros. Ajoutons encore les chiffres suivants qui montrent l'utilité de l'institution: plus de 600 opérations sont effectuées chaque jour et le Mont-de-Piété possède 13.220 clients actifs, dont 71% sont issus de la Région bruxelloise.

Pour terminer la description du Mont-de-Piété, il nous faut encore expliquer l'origine de son surnom. Pourquoi l'appelle-t-on "ma tante"?

Et ce ne sont pas seulement ses habitués qui le nomment ainsi. La raison est la suivante : le prince de Joinville fils du roi Louis-Philippe, avait contracté des dettes de jeu. Pour régler ces dernières, il avait engagé sa montre. N'osant l'avouer à ses parents, il aurait prétexté l'avoir oubliée chez sa tante. L'expression est restée et c'est très bien ainsi car au fond, elle indique une certaine proximité et une certaine affection...



Le Mont-de-Piété, Bruxelles. (Photo : JM DP)

Participation aux frais pour la visite guidée du Mont-de-Piété :

Membres	:	3 Euros
Seniors et étudiants	:	4 Euros
Autres participants	:	5 Euros

Réservation indispensable
au Centre Albert Marinus : 02-762-62-14.

Notre prochaine exposition :

Chinoiseries

Qu'on la considère comme une simple thématique des arts décoratifs ou comme un style en soi, la Chinoiserie n'a pas toujours bonne presse. Dès que le mot est prononcé, apparaissent certaines visions d'objets tarabiscotés, de bibelots de mauvais goût, de décors kitsch. Le terme est souvent chargé de connotations négatives ou, tout au moins, évoqué avec une évidente condescendance. Et sans doute, la production outrancière de la fin du XIX^e siècle n'aide pas à une juste évaluation du concept.

Pourtant, le phénomène "chinoiserie" ne se limite pas à cela. Il s'agirait plutôt de l'ouverture vers l'horizon d'une Europe jusque-là tournée sur elle-même. La Chinoiserie témoigne de l'intérêt pour l'exotisme, elle atteste de la reconnaissance de l'"autre" en tant que tel. Il y a bien sûr, par-delà la curiosité, le regard que l'Européen jette sur la Chine et le rapport de celui-ci avec la réalité. Ensuite intervient le phénomène de l'appropriation et de la réinterprétation. Mais il est intéressant de noter que le jugement porté est plus révélateur de la civilisation qui regarde que de celle qui est regardée.

La Chine, vaguement connue depuis l'Antiquité, visitée ensuite par de rares voyageurs, apparaît lors des premières confrontations de la fin du XVI^e siècle comme un empire dont la civilisation est extrêmement élaborée, raffinée, policée. Au contraire du Nouveau Monde peuplé de "sauvages" à peine vêtus, cette partie de l'Asie offre la possibilité d'un commerce important et ses produits (thé, porcelaine, laques, soie...) remportent auprès des privilégiés d'Europe un succès que le temps ne dément pas.

En plus de ces objets hautement prisés, les descriptions envoyées de Pékin par les quelques religieux, principalement jésuites, admis à la cour de l'empereur retiennent toute l'attention des lecteurs européens. Lettrés et amateurs se posent la question de savoir "comment on peut être chinois?". Les relations de voyage, les lettres édifiantes sont rééditées, elles sont traduites et compilées, les illustrations originales sont déclinées en de multiples copies et variations. L'engouement est certain.



Cet intérêt pour la Chine trouve son apogée avec le goût régnant entre 1720 et 1770. Les arts décoratifs sont alors marqués par la légèreté, la grâce et l'arabesque. De nombreux artistes comme Antoine Watteau ou François Boucher vont utiliser des thèmes chinois et réaliser des scènes directement inspirées par le Céleste empire. Mandarins, pagodes, phénix et dragons sont des sujets qui apparaissent fréquemment dans les œuvres occidentales. Nombreuses sont les scènes de convention ou de pure imagination, mais il y a aussi des œuvres dont on peut repérer les sources avec certitude. De récentes études mettent en effet en rapport des aquarelles importées de Chine avec les gravures réalisées en Europe. Les artistes et les artisans de nos régions ne comprendront pas toujours ce qu'ils ont sous les yeux et n'hésiteront pas à mélanger dans leurs propres compositions des motifs sans rapport entre eux.

Dans un phénomène comme celui-là, il est passionnant de comprendre la totalité de la chaîne de transmission des renseignements et d'en relever les différentes étapes. Quels sont les éléments de la civilisation chinoise ayant frappé et étonné les missionnaires en poste sur place? Dans les textes, dans les recueils de gravure ou d'aquarelles parvenus en Europe, quelles parties ont retenu l'intérêt des lettrés et des artistes de chez nous? Quelles données communiquées ont été plus particulièrement utilisées, lesquelles ont été transformées? Dans quelle mesure et de quelle manière? Quelle est la part de l'imagination et sur quels sujets fantasme-t-on?

L'exposition s'efforcera de mettre en évidence ces multiples thèmes. Elle a donc pour ambition de faire réfléchir le visiteur sur la civilisation européenne et sur le jugement que celle-ci a posé sur une contrée lointaine et sa culture. Sans occulter la part de rêve que suscitent toujours le lointain et le mal connu.

L'exposition organisée par le Centre Marinus réunira de nombreuses pièces illustrant la Chinoiserie. Porcelaines, meubles, panneaux décoratifs, dessins, gravures, objets de la vie quotidienne présentés pour l'occasion auront pour but de montrer la diversité des sujets et des motifs de la Chinoiserie. L'ensemble sera principalement axé sur les productions de nos régions mais montrera aussi quelques échappées sur les pays voisins afin de replacer le phénomène dans sa globalité.

Si la mode des Chinoiseries constitua l'un des aspects de l'art du XVIII^e siècle, le Centre Albert Marinus n'entend pas pour l'occasion se limiter à cette période. L'exposition démontrera que les motifs d'inspiration chinoise n'ont jamais quitté les arts décoratifs et qu'ils sont encore présents aux XIX^e et XX^e siècles. De nos jours, et même si leur signification est bien différente, pagodes, dragons et mandarins continuent d'inspirer les artistes et les artisans dans leur travail quotidien.

L'exposition *Chinoiseries* organisée par le Centre Albert Marinus fera partie du programme du festival Europalia 2009 qui se déroulera du 8 octobre 2009 au 15 février 2010. Cette prestigieuse manifestation qui a lieu tous les deux ans depuis 1969 présente l'essentiel du patrimoine culturel d'un pays (musique, arts plastiques, cinéma, théâtre, danse, littérature). Au cours de son histoire, 21 pays ont été invités, européens d'abord puis choisis dans le monde entier. La Chine est le pays hôte de l'édition 2009.

Quatre grands axes structurent le programme d'Europalia.Chine :

- la Chine éternelle
- la Chine contemporaine
- la Chine en couleurs
- la Chine et le monde.

Cette dernière section veut mettre en lumière les liens historiques entre la Belgique et la Chine, tout en stimulant de nouvelles collaborations artistiques. L'exposition *Chinoiseries* y trouvera donc tout naturellement sa place.

L'exposition *Chinoiseries* sera ouverte du 15 octobre au 3 janvier 2010 de 12h à 17h30 tous les jours sauf le lundi. Tout renseignement au Centre Albert Marinus au 02-762-62-14.



Rogier van der Weyden, maître des passions

Que l'on se souvienne! Lors de son millénaire (c'était en 1980), Bruxelles consacrait une grande exposition à Rogier van der Weyden. La ville où ce peintre avait si longtemps vécu et pour laquelle il avait œuvré rendait un hommage mérité à son talent. Le moment était intense, dessins et tableaux se trouvaient réunis dans un seul étage de la Maison du Roi. Il suffisait de reculer de quelques pas pour embrasser d'un seul regard la *Descente de Croix* du Prado et le *Portrait de Jean Gros*. Et cette proximité due au caractère restreint du lieu entraînait le visiteur dans la ferveur et le recueillement. Or voici que se représente l'opportunité unique de découvrir dans un même endroit une série de chefs d'œuvre habituellement disséminés de par le monde. Expérience magique qui favorise la compréhension d'une œuvre prise dans son ensemble, permet d'appréhender une démarche ou une évolution, rend possible la perception des étapes d'une vie.

Cette fois, l'heureuse initiative revient à la Ville de Louvain. Les portes d'un nouveau musée -baptisé M tout simplement- s'ouvrent en septembre 2009 dans la cité brabançonne et le clou des festivités liées à cette inauguration consiste en une grande exposition consacrée à Rogier van der Weyden. Ce choix s'explique amplement par la stature de l'artiste, l'un de ceux qui, avec Jan van Eyck, ont permis à la peinture des Pays-Bas méridionaux de s'imposer sur le plan international en cette première moitié du XV^e siècle. La démarche est justifiée et nul ne la contestera. Mais on peut néanmoins déplorer que d'autres peintres, comme Hugo van der Goes ou Gérard David, n'aient pas encore eu droit à des événements de cette envergure. Car les expositions ne servent pas seulement à montrer des œuvres, elles sont aussi l'occasion de progresser dans la recherche et d'affiner la connaissance de l'artiste ...

Rogier van der Weyden (dont le nom devrait être Rogier de la Pasture en raison de son lieu de naissance) voit le jour à Tournai vers 1399. C'est là qu'il se forme dans l'atelier de Robert Campin, également connu dans l'histoire de la peinture sous le nom de maître de Flémalle. Des documents attestent en effet de son passage dans l'atelier de Campin de 1427 à 1432. En 1435, il devient le

peintre officiel de la Ville de Bruxelles où il s'est entre-temps installé. Dans le cadre de cette fonction, il réalise maintes commandes. Il peint par exemple les *Panneaux de Justice*, destinés à la décoration du nouvel hôtel de ville. Ce cycle d'œuvres ne nous est connu que par des dessins et des tapisseries, il sera détruit lors du bombardement de 1695 par les armées françaises du maréchal de Villeroy. Van der Weyden travaille également pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne et grand mécène, pour lequel il exécute portraits de famille et tableaux religieux. Les courtisans, nobles et légistes, suivent l'exemple du maître et passent commande à leur tour. Van der Weyden est l'un des premiers à utiliser cette nouvelle technique qu'est la peinture à l'huile et en exploite très vite toutes les ressources.

Au milieu du siècle (sans doute lors du Jubilé de 1450), il voyage en Italie, séjourne certainement à Florence et à Rome. Durant ce périple, Van der Weyden entre en contact avec un autre courant pictural, celui des prémices de la Renaissance, avec lequel il se familiarise. Il découvre ainsi les fresques de Fra Angelico. Les œuvres qu'il réalise à ce moment, notamment le *Portrait de Francesco d'Este*, contribuent à faire connaître le nouveau médium dans la péninsule.

A son retour dans nos régions, il est universellement reconnu et son atelier voit converger des peintres de l'Europe entière. Il meurt en 1464 à Bruxelles comme en témoigne le livre de compte de la corporation des peintres de Tournai.

Contrairement à Van Eyck dont les personnages sont immobilisés dans une contemplation du divin excluant toute émotion, Van der Weyden parvient à traduire les sentiments. La Vierge et Marie-Madeleine au pied de la Croix expriment la douleur, l'apôtre Jean a le regard grave et rempli de volonté farouche, Antoine de Bourgogne affiche un visage plein d'assurance. Les personnages de ses compositions sont liés par une connivence émotive et témoignent d'une vie intérieure. Cette intériorité ne s'oppose pas à l'action qui les régit, la tension évidente naît simplement du fait que les protagonistes ne maîtrisent pas la situation mais la subissent. D'où une souffrance et un pathétique exprimés avec réserve, sans emphase ni excès. Les gestes ne sont plus figés, les silhouettes se meuvent et ondulent, des courbes dynamiques rythment la composition. Van der Weyden réussit la gageure de faire exister des individualités au sein d'un ensemble. Cependant, et certains his-

MARIA ERGO ACCIPIT LIBRUM VNGUENTI IZARDI DISTICIA PALOSE ET VIXIT PEDES IIV



toriens de l'art ne se sont pas fait faute de le rappeler, les groupes qui occupent l'avant-plan (comme dans le *Tryptique de la famille Braque*) sont nettement séparés de l'espace qui s'ouvre derrière eux, créant ainsi une dichotomie dans la composition. Sans doute cette remarque est-elle vraie mais ces deux niveaux s'articulent en plans frontaux liés les uns aux autres par une organisation rythmique traitée en profondeur.

Le style de Van der Weyden se caractérise par des lignes pures et des contours précis donnés aux formes, un grand soin apporté aux drapés qui soulignent l'élégance des silhouettes. Sa technique picturale est très élaborée : les glacis translucides se posent sur un fond couvrant. Elle permet des modelés lumineux et transparents. Chaque détail y est exécuté avec grand soin et précision.

Au total, un art dont l'extrême rigueur n'exclut pas le raffinement. Un art révolutionnaire dans lequel chacun peut se reconnaître. Et plus particulièrement les Belges auprès desquels cet art trouvera une particulière résonance. Car il est -comment le dire autrement ?- tellement "de chez nous".

Pour terminer, que l'on nous permette une boutade. Ou plutôt que l'on entende notre dernière remarque comme un encouragement (si besoin est) à courir voir l'exposition. Quelle est donc la signification de ce cavalier montant un blanc palefroi que l'on voit cheminer tranquillement dans l'arrière-plan de nombreux tableaux du maître? Ce détail revient si souvent qu'il est difficile de le croire gratuit...

L'exposition *Rogier Van der Weyden, maître des passions* est ouverte du dimanche 20 septembre au dimanche 6 décembre 2009. Elle est accessible du mardi au dimanche de 10 à 18 heures (le jeudi jusqu'à 22 heures). Fermé le lundi. Adresse : M – Leopold Vanderkekenstraat, 28 -3000 Louvain. Site : www.rogiervanderweyden.be

La retraite in "Eloge de la solitude"

Ce n'est pas qu'il ne convienne de s'isoler parfois tout à fait et même de s'imposer des retraites. Presque tout notre temps est accaparé par la vie sociale. Nos occupations, nos affaires, le souci de la famille, la nécessité d'être de son époque, la satisfaction de notre besoin de distraction, tout nous impose le contact avec nos semblables, tout nous oblige à une vie communautaire. Tout nous soumet à des gestes standardisés. Pourquoi ne pas conserver quelques instants de la journée, de la soirée surtout, à quelque concentration sur soi-même, à une reprise de la liaison avec soi. Résumer sa journée, se livrer à la critique de ses actions ou de ses propos, inventorier le bagage acquis, rechercher ses faiblesses, trouver ses exagérations, n'est-ce pas se livrer à un salutaire travail d'édification et de perfectionnement? Combien d'hommes s'analysent? Si vous avez un goût particulier auquel vous aimez consacrer vos loisirs, le développement et le perfectionnement de ce goût, exigent de vous des moments de concentration, de méditation. Sans vous laisser absorber par lui au point de devenir maniaque, vous avez toutefois une échappatoire, une occasion de vous abstraire des contingences envahissantes de la collectivité. Vous avez un moyen de reprendre chaque jour contact avec vous, de vous isoler seul devant vous-même. Ce dérivatif peut parfaitement servir de truchement à la conservation ou à la reconquête de notre unité. Vous avez le petit coin de conscience gardé indemne de toute contamination extérieure. Si une occupation intellectuelle ne vous attire pas, créez-vous une activité manuelle ou devenez collectionneur de quelque chose. Attachez-vous à une œuvre qui soit vôtre. Si vous aimez la promenade, pratiquez-la seul, choisissez les endroits écartés, en dehors des grands courants de circulation. Livrez-vous y à vos pensées ou reprenez contact avec la nature. Dites-vous que votre être est fait pour elle. La vie sociale superposée à la vie végétative, nous a écartés d'elle et c'est une des causes du grand malaise actuel de notre organisme. Retrouver la

nature est retrouver une condition normale d'existence. Par elle vous pouvez aussi retrouver votre unité, dont la perte provoque sans que vous vous en doutiez, un trouble certain mais mal défini. Enfin la religion recommande un excellent moyen pour le croyant de se replier sur lui même et de rattacher sa pensée à Dieu, c'est la retraite. Chacun peut s'astreindre à une sorte de retraite de ce genre afin de se retrouver en étroite communion avec lui-même, loin des agitations du monde. On a ses vacances, heureux moments de libération. Mais les hommes ont tellement désappris à être libérés des contraintes de la vie sociale, qu'ils en sont arrivés à redouter d'être seuls. Ils sont désemparés et se sentent malheureux. Aussi s'empressent-ils, sous prétexte de repos, de détente, de se replonger dans la foule, dans l'atmosphère des grands centres touristiques, avec leur cohue, leurs contraintes, leurs bruits spéciaux, leurs usages différents. Un dérivatif, peut-être, un repos, non. Pas de repos réel, vraiment réconfortant pour l'homme moderne, sans précisément ce retrait de toute agitation sociale, sans une cure d'isolement, non pas nécessairement en cellule, mais où le malheur d'avoir à se plier aux exigences d'une foule est le plus réduit.

Pourquoi prendre ses vacances au moment où tout le monde prend les siennes et où il se produit vraiment un déplacement de population dans lequel on s'incorpore? Pourquoi ne pas essayer de profiter au contraire d'une période où toute la ruche à laquelle on appartient est en activité normale?

Par contraste il y a déjà là une impression d'arrachement à ses servitudes. Pourquoi retenir longtemps à l'avance une chambre, - une cellule dans une nouvelle ruche, - dans un centre de grand tourisme?

Où on devra constamment avoir le souci de sa toilette, de la couleur de son vêtement, du pli de son pantalon, de la netteté de sa chaussure, de l'impeccabilité de sa coiffure? Pourquoi ne pas choisir un petit trou tranquille, où on sera certain d'être seul? Certain en tout cas de n'avoir à subir aucune contrainte vestimentaire ou protocolaire. Vous redoutez l'ennui? Oui, nous comprenons. Vous êtes tellement envahi par les habitudes de votre termitière qu'il

vous semble ne pas y avoir d'agrément possible si vous vous en libérez complètement. Hélas! Les hommes en sont là. Ils n'ont même plus la force de réagir. Pis encore. Ils n'éprouvent plus la nécessité de réagir. Comment! Devoir se promener seul, n'avoir pas une heure pour l'apéritif à une terrasse à la mode? Ne pas en avoir une pour le thé, afin de couper la "longueur" d'après-midis interminables? Se retirer dans un trou où il n'y a même pas un lieu de rendez-vous mondain, une rue, une place, un kursaal, un terrain de sport, un champ de course, où on a l'occasion de retrouver ses pareils? Pas un lieu très confortable où passer une soirée? Un endroit enfin où il faut bien demeurer seul, ou bien se contenter de la société de rustres, les indigènes de l'endroit? Demeurer seul, C'est de celà que vous avez le plus besoin. Vous êtes malade, névrosé sans le savoir, intoxiqué ; vous vivez une vie, à laquelle il faut, hélas! bien vous soumettre, qui vous a détourné de vos conditions naturelles. C'est d'un remède que vous avez besoin. Vous le sentez vous même. Votre désir de distraction, vos aspirations à "planter tout là", à vous "désorbiter", c'est cela.

Le meilleur remède, celui qui va chercher le mal dans ses causes profondes et non celui appelé à calmer simplement la douleur, c'est celui-là. Une retraite dans la solitude. Mettez vous au régime. Si le médecin vous en prescrit un, vous le suivez. Que n'y a-t-il des médecins spécialisés dans le diagnostic des maladies de la personnalité!

Et, en fait les aliénistes ne sont-ils pas astreints à se préoccuper parfois de ces cas? Et à quoi attribuent-ils ces états pathologiques? Ils discernent les répercussions nocives sur le bon fonctionnement de la machine humaine de toutes les grandes organisations collectives et de leur envahissement des individus. Ils prescrivent des cures de solitude. Soyez votre propre médecin et trouvez-vous vous même, dans votre lieu discret et retiré de villégiature, les sources de divertissement. Elles abondent. Sachez les voir. La société des rustres? Mais il n'y a pas un être, si humble soit-il, dont on ne puisse tirer de grandes leçons, de sages conseils, de nobles exemples. Un rustre sera pour vous un antidote peut-être. Vous apercevrez qu'il a plus de bon sens

que vous, avec moins de prétention ; plus de quiétude, plus de sérénité, parce que encombré de moins de besoins, laciné par moins d'exigences. Vous vous apercevrez que ses silences ne sont pas dus à son ignorance, ou à sa méfiance, mais à une prudence réfléchie, un souci de puiser en lui, dans ses profondeurs, l'expression d'une opinion ou d'un sentiment bien ressenti. De ce rustre faites-vous une compagnie, à l'occasion. Il vous apprendra, - ah! sans prétention, sans vouloir vous en imposer, - à voir un arbre, - avez-vous déjà bien vu un arbre? - à lever les yeux vers le ciel et à y rencontrer les étoiles, au lieu des réclames lumineuses, à les abaisser vers le sol et à y poursuivre un insecte, à distinguer une caille d'une perdrix, une biche d'un chevreuil, une grive d'un merle et une vessie d'une lanterne. Peut-être vous fera-t-il retrouver la nature, vous aidera-t-il à réparer la perte que vous avez faite en vous éloignant. Un rustre peut vous aider à retrouver l'unité de votre moi, de votre être interne avec le milieu naturel externe, votre tout. Le rustre deviendra peut-être un guide, et si vous n'avez pas trop de vanité vous le considérerez comme votre Maître. Le contraste en tout cas entre son comportement et le vôtre vous facilitera la découverte de vous-même.

Albert Marinus, in *Eloge de la solitude*. Bruxelles, Peeters, 1940, p. 99-106.

Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!

La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.

En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : info@albertmarinus.org

Cotisations annuelles :

Membre adhérent : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Abonnement à la revue uniquement : 5 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

310-0615120-32

(communication : "cotisation ou abonnement 2009")

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

Éditeur responsable :

Daniel Frankignoul - 40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert

Au verso : Roger Van der Weyden, *Marie-Madeleine*, vers 1445, Londres, National Gallery. (D.R.)



